



Une attaque à l'aine est parée par le sabre.

Tenshin shōden

Katorishintō-ryū

La fin de l'ère de Kamakura (鎌倉時代) (1289-1333) et celle de Nanbokuchō (南北朝時代) (1336-1392), marquent le début d'un changement déterminant dans la façon de mener une guerre au Japon. La pénurie de terres de pâturage limita de façon importante le nombre de chevaux que l'on pouvait élever et ainsi freina l'expansion des troupes de cavaliers. Par conséquent, le rôle d'auxiliaires des fantassins s'élargit pour devenir plus important. Ceux-ci formèrent, à partir de cette époque, des troupes de plus en plus disciplinées. Ces fantassins étaient armés de *yari* (槍) (lances), d'énormes *naginata* (薙刀) (hallebardes) et de sabres. Certains de ces sabres, de plus de 1,20 m de longueur, portaient le nom de *nodachi* (野太刀) (sabre de campagne) ou de *chōtō* (長刀) (sabre long). L'utilisation de telles armes exigeait une force extraordinaire et, par conséquent, la précision des techniques se détériorait au fur et à mesure que le combat se prolongeait. La force brute semblait prévaloir sur le champ de bataille. Cependant, même si de telles attaques devaient être terrifiantes, les guerriers chevronnés découvrirent qu'ils pouvaient l'emporter en faisant une utilisation plus adroite d'armes plus légères et plus facilement maniables. Utiliser de l'adresse pour contrer la force fut la motivation à l'origine des premières traditions martiales. Des guerriers alliés commencèrent à se regrouper dans différentes régions pour pratiquer et expérimenter certaines techniques. Une des plus grandes aires de rassemblement se trouvait à l'Est du Japon, dans les environs des sanctuaires de Katori *jingū* (香取神宮) et de Kashima *jingū* (鹿島神宮), qui se situent maintenant dans les préfectures de Chiba et d'Ibaraki. L'association des divinités de ces sanctuaires à des méthodes guerrières remonte à des temps immémoriaux. De nos jours, on connaît ces études martiales sous les noms de Kashima-no-tachi (鹿島の太刀) (sabre de Kashima) et de Kashima chūko-ryū (鹿島中古流) (Kashima-ryū médiévale). On sait peu de chose sur

leurs méthodes, mais on croit généralement que les guerriers s'entraînaient en solo au maniement de l'arme et à la frappe sur des objets, exerçaient tant leur force que leur détermination. Il est aussi probable qu'ils pratiquaient des katas (figures) rudimentaires et échangeaient de l'information et des techniques qui s'étaient révélées utiles sur le champ de bataille.

À partir de ces anciennes méthodes, Iizasa Chōisai Ienao (飯籙長威斎家直) (1387-1488) a créé ce qui est probablement la plus ancienne tradition martiale historiquement authentique qui existe encore de nos jours. Chōisai était fils de *gōshi* (郷士), un guerrier-propriétaire de terres rurales. Les *gōshi* appartenaient à une classe moyenne se situant entre celle des *nōmin* (農民) (fermiers) et celle des *bushi* (武士) (guerriers). Ils cultivaient la terre de leur seigneur, la gardaient en plus de faire la guerre en son nom. En Europe, leur statut aurait pu être comparé à celui des féodaux. Robustes et sans prétentions, ils savaient que l'ascension de l'échelle sociale et économique dépendait davantage de la force des armes que du hasard de la naissance.

Chōisai a fait la guerre à plusieurs reprises et n'a jamais été vaincu au combat. Il a servi plusieurs seigneurs féodaux, pour finalement assister le neuvième shogun, le décadent Ashikaga Yoshimasu (足利良益), qui ne s'intéressait nullement à la pratique martiale.

Après la défaite de son clan, celui des Chiba, Chōisai a vendu sa terre pour devenir *nyūdō* (入道) (prêtre laïque bouddhiste). Puis, dans la soixantaine, il s'est retiré dans la région du temple Shintokusan Shinpukuji (新徳山新福寺) en compagnie de quelques disciples pour se consacrer à la purification rituelle et à l'entraînement aux armes.

Durant cette période, un de ses disciples a constaté la mort de son cheval après l'avoir baigné dans une source voisine du sanctuaire Katori. Chōisai a considéré cet incident comme une révélation du pouvoir de Futsu nushi-no-mikoto (経津主命), le *kami* (神) du sanctuaire. Il a fait serment de consacrer au *kami* mille jours de pratique et de rituels de purification. Les annales de la Katori shintō-ryū rapportent qu'une nuit durant cette période d'austérités, la divinité est apparue à Chōisai sous la forme d'un jeune homme assis sur la branche d'un prunier. Il lui a remis un manuscrit, le *Heihō shinsho* (兵法神書), « *la Stratégie martiale rédigée par les dieux* ». Grâce à cette révélation, Chōisai a créé et transmet la Tenshin shōden

Katori shintō-ryū. *Tenshin shōden* (天眞正伝) signifie littéralement « transmission divine » : un terme qui a ensuite été utilisé pour qualifier un grand nombre de *ryū* (流) dont les fondateurs ont également affirmé avoir reçu une telle révélation.

La tradition de Katori shintō-ryū s'est maintenue pendant vingt générations sans interruption. À chaque génération, la transmission s'est opérée par l'accession au poste de directeur de l'aîné de la famille Iizasa. À l'instar de beaucoup de vieilles traditions martiales, on donne au directeur le titre de *sōke* (宗家). La famille Iizasa, dans son rôle de gardienne de la tradition, est l'incarnation de la transmission divine. Sans cette relation directe avec le sanctuaire et la famille Iizasa on ne peut se prétendre de la Tenshin shōden Katori shintō-ryū parce qu'il n'y a pas de connexion avec la divinité.

La tradition de Katori shintō-ryū, en plus du poste de *sōke*, en comporte un autre très important, celui de *shihan* (師範) (maître instructeur). Cette fonction peut-être détenue par le *sōke* ou par un autre membre de la *ryū* qui est trouvé digne de recevoir, par ses compétences techniques et ses qualités morales, le *gokui kaiden* (極意皆伝), les enseignements les plus secrets de la tradition. Entre autres conditions préalables, le candidat à ce poste de *shihan* doit être âgé d'au moins quarante-deux ans. Celui-ci est responsable du maintien de la tradition et de l'enseignement quotidien aux membres. Le *sōke*, quant à lui, incarne le lien avec le fondateur et son autorité spirituelle préserve la relation de la tradition avec le sanctuaire de Katori.



Ōtake Risuke

Ce dédoublement de la fonction a permis à l'école de préserver son intégrité. Combien de traditions martiales ont dégénéré ou ont disparu parce que l'autorité morale et technique reposait sur les épaules du *sōke* seul? Si, durant une génération, l'un de ces individus s'avérait inapte techniquement ou spirituellement, ce qui aurait été perdu aurait été irrécupérable pour les générations suivantes. Par cette séparation des responsabilités entre le *sōke* et le *shihan*, la tradition assure le maintien de son niveau d'excellence technique. Surtout, lorsque l'héritier légitime ne se découvre aucun intérêt ou nulle habileté pour la pratique

régulière. C'est ainsi que la tradition de la Katori shintō-ryū imita le système politique japonais où l'empereur personnifiait l'autorité de droit divin tandis que le *shōgun* en était l'expression sur le plan matériel. La tradition se trouve actuellement sous l'autorité du *sōke* de la vingtième génération, Iizasa Shuri-no-Suke Yasusada (飯籙修理亮快貞) et de son *shihan*, Ōtake Risuke (大竹利典). Bien que dans certaines des générations passées la tradition ait pu compter plusieurs *shihan* dans une même génération, la présente n'en reconnaît qu'un seul en la personne d'Ōtake Risuke.

L'ascendant que la tradition de Katori shintō-ryū opéra dans l'histoire martiale japonaise fut important. En effet, plusieurs des plus grandes fines lames de l'empire y furent formées et certains fondèrent, par la suite, leur propre *ryū*.

La Katori shintō-ryū affirme qu'elle n'a jamais pris parti pour une faction ou un clan ; peu important les émoluments éventuellement offerts. Cette indépendance lui a permis de conserver son intégrité. Fait à noter, l'illustre sabreur Miyamoto Musashi (宮本武蔵) reproche implicitement à la tradition dans son ouvrage *Le livre des cinq roues*, de produire des instructeurs professionnels :

« Les prêtres des sanctuaires de Katori et de Kashima, dans la province de Hitachi (Hitachi), ont créé de telles écoles. Ils prétendent que ces enseignements leur furent transmis par les dieux. Puis, se déplaçant de province en province, ils les transmettent aux premiers venus. Cependant, ce phénomène est relativement récent. »¹

Les implications de cette déclaration sont difficiles à cerner. Le livre avait plusieurs objectifs, notamment de faire la promotion de sa propre méthode. Pour cette raison, il s'était employé à égratigner, au passage, les méthodes rivales et particulièrement celles qui préconisaient la systématisation des techniques.

De toute façon, contrairement à certaines autres traditions, la Katori shintō-ryū n'a pas limité son accès qu'aux seuls mâles de la classe des guerriers. Des fermiers, des marchands même des femmes, d'après Ōtake *Sensei*, purent faire partie de l'école.

1. *The Book of Five Rings*, de Miyamoto Musashi, traduit par Thomas Cleary (Shambhala Pub.).

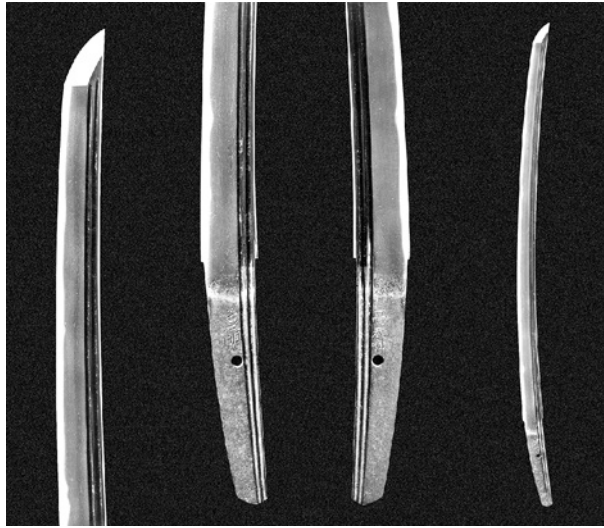
Voici les disciplines qu'offre l'école :

- *Iaijutsu* (居合術): art de dégainer et couper avec le sabre ;
- *Kenjutsu* (劍術): art du sabre ;
- *Bōjutsu* (棒術): art du bâton long ;
- *Naginatajutsu* (薙刀術): art de la hallebarde ;
- *Sōjutsu* (槍術): art de la lance ;
- *Yawarage* (柔; 杖): art de combat à mains nues, il ne s'agit pas de techniques de saisie, mais de luxation à bout de bras ;
- *Kodachijutsu* (小太刀術): art du sabre court ;
- *Shurikenjutsu* (手裏劍術): art du lancer de projectiles ;
- *Shinobi* (忍び): art de l'espionnage, du camouflage, de l'infiltration, etc. ;
- *Chikujōjutsu* (築城術): art de la fortification ;
- *Senjōjutsu* (戰場術): art des manœuvres militaires sur le champ de bataille ;
- *Tenmon chirigaku* (天文地理学): art de la géomancie et de la divination ;
- *Inyō kigaku* (陰陽気学): des pratiques ésotériques comprenant l'étude de l'interaction des forces naturelles de l'univers et l'étude des arts de guérison.

Selon Ōtake *Sensei*, certains katas et des systèmes d'arme complets, tels que le *kyūjutsu* (弓術) (art du tir à l'arc), ont disparu au cours des six cents années d'existence de la tradition. Il est d'avis que ces pertes sont irrécupérables parce qu'il y manque l'essentiel, l'enseignement oral. Sans transmission orale, aucune description écrite, aussi complète soit-elle, ne pourrait redonner vie à ces katas.

Le premier art à être abordé dans la tradition de Katori shintō-ryū est l'*iai*jutsu. L'école utilise deux positions pour exécuter les katas: debout et accroupie. Cette dernière se nomme, *iaigoshi* (居合腰) et consiste en une position asymétrique avec un genou posé sur le sol et l'autre levé. Dans d'autres écoles, cette position est aussi nommée *hanza* (半座). Les figures accroupies sont destinées à l'apprentissage du combat en position basse: à l'intérieur d'une pièce, camouflé pour pénétrer les lignes ennemies ou la nuit pour éviter de se profiler contre le ciel².

Quant aux autres formes de la tradition, elles sont des *kumitachi*



Katana (刀) forgé par Taka Tenjin Kaneaki (高天神兼明) de la province de Mino (美濃). Cette lame robuste est typique des armes produites au XV^e siècle. Notez la double hi (樋) (rainure).
Photo de Ōtsuka Kōgeisha (大塚工芸社).

(組太刀) katas, c'est-à-dire des formes exécutées en paire. On prétend souvent que Chōisai a créé cette forme de pratique pour permettre l'entraînement à deux sans trop de risques. Il m'est difficile d'adhérer à cette théorie parce que ces formes sont vraiment très complexes et élaborées. Ces katas rassemblent un nombre incroyable de techniques différentes, ce qui est nécessaire si l'on veut vraiment se préparer au combat. De toute évidence, un nombre incalculable de ryū primitives avaient probablement développé ce genre de katas puissants, mais probablement moins complexes dans leurs exécutions.

Si l'on compare la longueur des katas de la tradition de Katori shintō-ryū avec d'autres traditions existant encore aujourd'hui, ils sont très longs. Les mouvements sont exécutés avec une grande vitesse et

2. Il est ici nécessaire de préciser que, bien qu'ayant observé passionnément cette tradition durant plusieurs années, je n'en fais pas partie. Mes commentaires sur les katas s'en trouvent donc limités. Bien que ma perception soit celle d'un observateur, elle n'en reste pas moins valable parce que j'ai fait partie de plusieurs ryū différentes. De plus, je dois mentionner que je ne fus jamais invité à observer les entraînements des niveaux ésotériques de la tradition.

beaucoup de force, ce qui demande énormément d'endurance. À première vue, les katas semblent être un échange équilibré de coupes et de parades d'un partenaire à l'autre, mais c'est une illusion. À plusieurs endroits, lors de l'exécution d'un kata, des coupes et des coups d'estoc à des parties vitales sont délibérément mal orientés pour frapper l'arme de l'adversaire. Ce qui est essentiel pour une pratique adéquate de la tradition de Katori shintō-ryū, c'est que la distance soit toujours celle appropriée à une frappe mortelle. Les frappes réorientées permettent aux partenaires de continuer à exécuter le kata à pleine puissance. Cet apprentissage ne serait pas possible si les parties vitales étaient prises pour cibles ; il en résulterait un réflexe de retenue pour assurer une pratique sécuritaire. Lors d'une pratique, je fus témoin de l'explication par Ōtake Sensei démontrant l'application réelle sous-tendant l'un de ces accommodements. Alors qu'il montrait à un disciple une parade exécutée avec le dos de son sabre, il pivota brusquement sur ses hanches, pour faire dévier la coupe de celui-ci, et, sans changer la position de ses pieds ni réajuster son équilibre, le darda dans l'abdomen.

La longueur exceptionnelle des katas aide le disciple à ne pas s'enfermer dans des techniques unidimensionnelles et courtes. À l'intérieur de la tradition, il suivra une progression bien définie en commençant avec l'interprétation *omote* (表) (façade, devant) des mouvements où les armes s'entrechoquent violemment. Poursuivant son chemin dans la tradition, il accédera ensuite aux niveaux plus élevés, où on l'initiera au sens caché et à l'application en combat de chaque technique. Ces longs et éprouvants katas offrent tellement de variantes aux disciples, qu'ils développent en eux-mêmes une capacité de réaction beaucoup plus adaptée au combat réel. Les katas très courts, typiques des traditions martiales de l'ère Edo (江戸時代) (1603-1868), préparent le disciple beaucoup plus aux duels en période de paix qu'aux rigueurs de la guerre : marcher et courir en armure pendant des jours en portant ses armes lourdes pour ensuite se battre sans répit. On nous rapporte que les engagements étaient d'une telle sévérité et longueur que les guerriers attachaient leur sabre à leur main droite de peur qu'à cause de la fatigue, ils ne puissent plus le tenir.

La tradition de la Katori shintō-ryū se concentre sur l'utilisation du sabre comme arme principale. Lors d'une entrevue personnelle avec Ōtake Sensei, celui-ci avait émis l'opinion que le sabre s'avérait le plus

utile contre toutes les autres armes. Évidemment, les circonstances particulières d'un engagement pouvaient dicter l'utilisation d'une autre arme, mais le sabre offrait, selon lui, les plus grandes chances de survie dans la plupart des occasions. L'école préconise la familiarité avec plusieurs armes. Un guerrier complet, selon elle, doit pouvoir se servir des armes qui sont à sa portée : bâton, lance, hallebarde, etc. ; il doit aussi pouvoir les affronter.

Je vous propose d'étudier en détail une série de katas avec des armes diverses. Bien que les techniques puissent se distinguer par leurs aspects extérieurs, il n'en reste pas moins qu'elles se conformeront au principe du maniement de toute arme portable. Je vous soumetts une série de katas opposant la *naginata* au sabre. Ce choix est en partie dicté par ma propre compétence dans les deux armes en question.

Contrairement aux autres écoles qui prennent la *naginata* près de l'*ishizuki* (石突) (concasseur de pierre), la tradition de Katori shintōryū la tient par sa partie du milieu. Notons au passage que l'*ishizuki*, qui est un capuchon d'acier fixé à l'extrémité de l'arme, ne servait pas à concasser de la pierre comme le suggère son nom, mais à percer une armure, particulièrement celle d'un ennemi fauché. Cette façon de tenir l'arme permet au combattant de la faire pivoter rapidement pour couper avec la lame ou frapper avec l'*ishizuki*. Cette tenue présente l'avantage supplémentaire d'avoir un très court rayon d'action laissant peu de chance au sabreur de pénétrer à l'intérieur de l'attaque.

La série *omote* comporte quatre katas de *naginata*³. La tradition utilise une arme lourde de plus de 2,5 m de longueur. Les katas sont exécutés à deux : *naginata* contre sabre. Dans la tradition, le sabreur remplit le rôle de l'instructeur : l'*uke* (受; 手) (celui qui reçoit). Celui de *kirikomi* (切; 込) (couper, attaquer), par la *naginata*. Ce côté est celui qui gagne, et le rôle est presque toujours tenu par un disciple avec beaucoup moins d'expérience dans la tradition. L'*uke* est donc celui qui enseigne. Citons l'un des instructeurs : « L'*uke* est, techniquement, une coche au-dessus du niveau atteint par le *kirikomi* ». C'est l'*uke* qui aspire le *kirikomi* à un niveau supérieur en le forçant à se surpasser par l'usage d'une vitesse et d'une force toujours plus grandes. Cette progression s'opère d'autant mieux que

3. Cet exposé technique ne tiendra compte que de la forme *omote*. Comme je l'ai déjà mentionné, je n'ai pas observé les niveaux supérieurs.



Reishiki (礼式), cérémonial au début de l'exécution de la série omote kenjutsu kumitachi kata (技裏附組太刀形). Donn Draeger, un membre chevronné de la ryū est à droite. Photo courtoisie de Larry Bieri.

le disciple n'est pas découragé par une cuisante « défaite » aux mains de son doyen qui s'ajuste à son niveau.

Les cibles, de part et d'autre, sont les points faibles de l'armure de l'ennemi: le cou, les hanches, les aisselles, l'intérieur des cuisses et des poignets, la gorge et l'aîne. On utilise, en plus des coupes habituelles, une coupe en glissant que l'on nomme le *surikomi* (擦込). Toutes les attaques ont pour but de trancher une artère et requièrent très peu de force. Même si les disciples s'entraînent pour acquérir plus de puissance et de vitesse, il reste que les techniques mortelles elles-mêmes sont exécutées avec beaucoup de subtilité.

La plupart des autres écoles utilisant la *naginata* se spécialisent dans les changements rapides des mains sur l'arme. La tradition de Katori shintō-ryū, quant à elle, n'opère le changement que lorsque l'*ishizuki* est fermement planté au sol et que l'adversaire se trouve hors de portée. Bien que le renversement de prise sur l'arme augmente les possibilités d'attaque, il expose, momentanément, le combattant à une contre-attaque lors du changement. En tenant la *naginata* par son milieu, les combattants de la Katori shintō-ryū disposent d'une tout aussi large palette en attaquant tour à tour avec l'*ishizuki* et la lame.

Dans son style particulier, la Katori shintō-ryū sacrifie deux grands avantages de la *naginata* lorsqu'elle est tenue par son extrémité:



Omote kenjutsu, attaque et parade simultanées par les pratiquants. Photo courtoisie de Larry Bieri.



Le coup d'estoc de l'ishizuki est dévié par le sabreur qui coupe simultanément la main et le poignet de Draeger. Photo courtoisie de Larry Bieri.

une plus grande puissance de coupe et une portée accrue. En échange, on bénéficie d'une vitesse d'exécution égale à celle du sabre, une meilleure maîtrise de cette arme lourde et une plus grande capacité à se défendre de près.

Le sabreur quant à lui, en utilisant une variété considérable d'angles d'attaque autant sur des cibles basses que hautes, développe sa capacité



Le moment de l'introduction du kata. Photo courtoisie de Larry Bieri.

à faire face à une arme lourde à grande portée. De plus, le style de *naginatajutsu* préconisé par la Katori shintō-ryū pousse le sabreur à se battre à la distance idéale pour profiter de la mobilité plus grande du sabre.

Ce genre de katas met en valeur les points forts de chacune des armes. Il permet aussi un échange des plus dynamique entre les combattants : chacun tentant de travailler à la meilleure distance possible pour tirer avantage de son arme, et en même temps, désavantager l'adversaire.

La méthode d'exécution des katas préconisée par la Katori shintō-ryū se rapproche beaucoup plus du combat réel. Dans d'autres écoles, en effet, l'*uke* est presque exclusivement mis à la disposition du *kirikomi*. Pour employer une image peu généreuse : il fait office de souffre-douleur ambulante. Par contre, dans la Katori shintō-ryū, l'échange est un peu plus égal sans sacrifier, toutefois, les rôles respectifs.

Aussi fascinantes que ces propres formes de *naginatajutsu* puissent être, la tradition de Katori shintō-ryū demeure résolument axée sur le kenjutsu.



La traque vers l'avant lors d'une attaque avec la naginata.